

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	6 (1877)
Heft:	5
 Artikel:	Une visite d'école
Autor:	Robadey, A.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1039976

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

D'où vient que, dans la très-grande généralité des cas observés jusqu'ici, lorsqu'une école est mauvaise, très-mauvaise, et qu'on change d'instituteur, la même école devient meilleure, SI LE NOUVEAU MAITRE EST MEILLEUR, toutes les autres circonstances restant absolument les mêmes?

Sachons donc le reconnaître, si notre école est mauvaise, il y a de notre faute; et, tout en continuant de réclamer des enfants plus d'application, des parents plus de vigilance et de soins, des autorités scolaires plus d'activité, d'intelligence et de vigueur, appliquons-nous essentiellement à augmenter nos connaissances, à mieux organiser nos cours, à bien préparer nos leçons, à attirer les enfants par l'intérêt de notre enseignement, à nous mériter la confiance, l'affection, le respect des parents et des autorités. Si le maître comprend sa situation, s'il est sobre, tranquille, pieux, sincère, dévoué avant tout : par enchantement, le plus souvent, les difficultés s'aplanissent, la commission devient bonne, les parents zélés, les enfants dociles.

M. PROGIN.



UNE VISITE D'ÉCOLE.

Ne croyez pas, ami lecteur, que je vienne vous parler ici d'une visite officielle, non, tant s'en faut. Ce n'est qu'un vulgaire mortel qui écrit ces lignes; ma plume n'est donc guère autorisée, mais pardonnez à l'audace en vue de l'intention.

Faut-il vous le dire? Je n'aime guère ces visites dont le programme tracé d'avance, avec toute la certitude possible, n'offre rien de bien attrayant, ne présente aucun incident particulier qui permette à l'observateur de juger, d'une façon relative, l'instituteur et sa méthode, les qualités et les défauts de celui-là, les avantages et les défectuosités de celle-ci.

Bien que fort peu versé dans la science de la pédagogie, j'ai pu, en différentes circonstances, grâce à une petite dose de perspicacité, faire des remarques que ma modestie ne m'empêche pas de croire assez justes. Permettez-moi donc, pour arriver à mes fins, de prendre les choses d'un peu loin.

Paul N... fut mon camarade de classe; il est maintenant mon meilleur ami. Déjà sur les bancs de l'école, je pus m'apercevoir de son égalité d'humeur, de l'urbanité de son caractère et de la générosité de son cœur. Avec cela, sachant rire et s'amuser à propos, mais sérieux et infatigable à l'étude.

Aussi, les espiègleries que l'on se permettait parfois à son égard étaient-elles en pure perte, et l'impassible Paul de continuer sa besogne comme si de rien n'était.

Grâce à son intelligence précoce et à son assiduité au travail, il devança bientôt tous ses camarades.

Une particularité du caractère de Paul : il aimait à enseigner, à grouper autour de lui de jeunes élèves, à les interroger, à leur donner des explications, déjà alors avec toute la gravité d'un magister.

Ses charitables camarades ne manquaient pas de l'appeler : « Monsieur le pédant, » mais Paul laissait dire sans rien changer à ce que l'on nommait « sa manie. »

A seize ans, il entrait à l'école normale, et en sortait à dix-neuf, tout fier de son brevet d'instituteur, qu'il portait sous le bras. Il était au comble de ses vœux. Etre régent ! voilà le rêve de son enfance, et, ce rêve réalisé, il se trouva le plus heureux des hommes.

Depuis lors, j'avais un peu perdu de vue l'ami Paul, lorsqu'un jour je reçus une lettre de lui. Il m'invitait à l'aller trouver à B., où il est instituteur. Je ne lui répondis pas, quoique j'eusse résolu de me rendre à son invitation ; je voulais lui ménager une surprise et l'aborder au sein de sa classe.

Ainsi fut conçu et exécuté mon projet. J'arrivai à B. pendant la classe de l'après-midi et par une chaude journée de juin.

Avant de me présenter à mon ami que je me figurais magistralement assis sur son estrade, et donnant avec emphase d'arides leçons de grammaire à ses élèves, je voulus jeter un coup d'œil sur le village et ses environs.

B... est un charmant village pittoresquement assis au débouché d'une romantique vallée, qui va se rétrécissant en s'avancant dans les Alpes. La proximité des montagnes y entretient une délicieuse fraîcheur, même durant les brûlantes journées de l'été. Rien n'est si coquet que cette agglomération de maisons aux blanches façades et aux vertes persiennes.

De grands arbres touffus projettent leur ombre aux alentours, et semblent convier l'ami de la solitude à s'asseoir sous leurs épais rameaux pour y goûter ce calme, cette quiétude que procurent seules les scènes de la vie de campagne.

Mais arrivons à la maison d'école. J'étais loin de m'attendre à trouver une construction aussi élégante, je vous l'assure.

Figurez-vous un joli et svelte bâtiment, situé sur un tertre d'émeraude en dehors du hameau. Des arbres et des fleurs, des fleurs et des arbres, tels sont les décors extérieurs. Au sein du feuillage vert-sombre, le frais badigeon blanc des murs est d'un joyeux effet et la rouge toiture tranche d'une façon fort heureuse sur le tout. Il n'est point jusqu'aux girouettes criardes, aux reflets argentés, qui ne plaisent à la vue. Cela doit charmer les enfants. En effet, je me rappelle qu'allant à l'école, j'ai souhaité souvent d'avoir une belle maison au lieu du réduit enfumé où l'on était entassé.

Je frappai enfin à la porte de la salle d'étude. Une voix grave et bien timbrée me répondit : « Entrez ! » Devinez le curieux spec-

tacle qui s'offrit à mes regards ébahis ? J'aperçus mon brave Paul, un bouquet de fiancée de village à la main, au milieu de la spacieuse salle et entouré d'une douzaine de minois frais et flûtés.

J'étais à me demander si c'était bien mon grave ami qui s'amusait avec des fleurs, lorsque je fus forcé de le reconnaître à la façon toute cordiale dont il m'étreignit la main. Après les premiers et banals compliments d'usage, lieux communs dont il est si difficile de se départir, Paul me pria de lui accorder encore quelques instants pourachever sa leçon, ce à quoi j'acquiesçai de grand cœur, comme bien vous pensez, et, par ce fait, j'assistai à une leçon aussi originale qu'intéressante.

Je crois vous intéresser aussi, ami lecteur, en recomposant et en mettant sous vos yeux la scène gracieuse, dont je fus le spectateur charmé.

Paul était au milieu de ses élèves, avec un gros bouquet, une gerbe de fleurs dans les mains, plutôt ; mais laissez-lui la parole.

— Qu'est-ce que je tiens ? demanda-t-il à son auditoire de têtes brunes et blondes.

— Un bouquet ! répondirent à l'envi tous les bambins.

Paul choisit ensuite une fleur, et, la promenant devant les regards pétillants des jeunes écoliers :

— Connaissez-vous cette fleur ? leur dit-il.

— C'est une rose !.... C'est une marguerite !.... une tulipe ! répondirent à qui mieux mieux toutes ces bouches naïves et empressées.

— Ce n'est rien de tout cela..... Réponds, Jules.

— C'est un œillet.

— Bien, mon enfant ; c'est un œillet. Regardez-le bien tous, car il faudra le reconnaître. Répétez ensemble le nom de la fleur.

— C'est un œillet, chantèrent douze voix flûtées.

Le bouquet entier y passa. Puis, reprenant une fleur :

— Quelle est la couleur de cet œillet ?

— Il est rouge, crièrent les petits écoliers.

— Louis, toi qui es savant, indique-nous des choses rouges ?

— Le sang est rouge ! répondit vivement le petit Louis.

— Et quoi encore ?... Qui sait ?

— Le feu est rouge !.... La cerise est rouge ! dirent avec une chaleur comique et la brune Mathilde et le blond Oscar.

Au bout de quelques instants, Paul, passant à un autre ordre d'idées, demande à ses petits auditeurs en leur montrant une marguerite :

— Où cueille-t-on cette fleur ?

— Dans les prés, s'écrie l'essaim joyeux.

— Bien. Et celle-ci, où la trouvez-vous ? dit-il, en leur faisant admirer une superbe tulipe. Silence général,

— Au jardin de maman, s'écrie enfin la petite Mina, un moment distraite.

Enfin, saisissant une tige rameuse couverte de fruits bruns, qu'il avait tenue cachée jusqu'alors, il leur demande :

— Quel est ce fruit que vous voyez sur cette plante ?

— Des cerises!... Des cerises!... s'écrient les voix émues, et vingt petites mains roses et potelées se tendre vers ce fruit, objet de leur convoitise.

— Prenez garde, mes amis ! Ce que vous appelez cerise est le fruit de la belladone, si fatal aux enfants ; c'est un poison terrible. Observez-le bien afin de le reconnaître et gardez-vous d'y toucher jamais.

Et il leur raconta l'histoire d'un jeune berger victime de sa gourmandise.

Il met ainsi ses tendres élèves en garde contre cette baie si appétissante et si dangereuse à la fois, qui fait de si fréquentes victimes parmi la gent écolière.

Ainsi fait-il pour d'autres plantes vénéneuses, tandis que, leur indiquant des simples, il leur apprend les services qu'elles peuvent rendre. Pour les plus intelligents, les plus avancés, il prononce les mots de calice, corolle, sépales, pétales, étamines et pistil, avec pièces à l'appui.

J'étais vraiment charmé de la façon claire, gracieuse et affable dont mon ami s'acquittait de sa leçon. Et soyez persuadés que les enfants ne l'étaient pas moins. C'était plaisir de les voir, les yeux écarquillés, où perlait la curiosité, leurs mobiles narines dilatées par le plaisir, écouter avec une attention soutenue les bienveillantes paroles du maître. Le sujet épousé ces gentils écoliers regagnèrent leur banc en ordre et sans bousculade ; la prière fut faite avec âme et les enfants congédiés.

Quel bonheur ! Je pouvais enfin converser avec mon ami, lui témoigner ma surprise de le savoir si savant botaniste et si profond pédagogue. Paul rougit ; sa modestie s'effarouchait déjà des éloges mérités que je lui prodiguais.

— Ah ça ! quel est ton nom ? Pestalozzi ou de Candolle, mon cher Paul ? Tous les deux, je pense.

— Ni l'un ni l'autre, mon ami ; je suis un modeste instituteur de campagne, qui cherche à accomplir avec conscience sa mission ; tiens, laissons ce sujet de côté et viens te restaurer. Et me prenant par le bras, il me conduisit à son appartement.

Tout était simple, mais d'une propreté exquise ; pas un grain de poussière ne ternissait le miroir de sa table de chêne. — Restauré par un repas simple mais substantiel, je manifestai le désir de voir la maison en détail. Nous rentrâmes à la salle de classe dont je n'avais pu observer la disposition tant j'avais été captivé par l'attrayante leçon de choses de mon ami.

Cette salle est spacieuse et bien aérée ; les bancs sont à dossier et les pupitres d'après la taille des élèves. Des tableaux d'histoire naturelle, des cartes géographiques fort belles, tapissent les lambris de bois blanc de la chambre. Bref, sous tous les rapports, ce local est un modèle du genre.

— Tu es heureux, dis-je à Paul, d'avoir une municipalité qui s'entende ainsi à la distribution et à l'ameublement d'une école.

— Oui, mais faut-il avouer que je m'en suis occupé; si je ne l'eusse fait, je serais, comme bien des régents, aux prises avec toutes sortes d'inconvénients.

Je priai ensuite mon ami de m'exposer avec brièveté sa méthode d'enseignement.

— Je n'y vais pas de parti pris, me dit-il, et ne préconise pas telle méthode à l'exclusion de telle autre: je me suis fait une méthode à moi en prenant les avantages offerts par quelques méthodes suivies et en supplémentant aux lacunes qu'elles présentent. J'ai trente élèves divisés en trois cours que je réduis à deux, pour diverses branches. Tu l'as déjà pu voir, je suis partisan de l'enseignement intuitif. Aussi ne manqué-je point, quand il est possible, de mettre sous les yeux de l'enfant, l'objet nommé, la cause de l'idée. Il n'est rien de tel qu'une attrayante leçon de choses pour développer l'intelligence voilée des jeunes enfants; rien n'est plus propre à captiver leur attention, à exciter leur curiosité, à les rendre observateurs et perspicaces. On ne saurait donc assez louer ces entretiens familiers et instructifs où l'enfant acquiert des idées et apprend à les exprimer.

Est-il une chose plus importante que la culture du cœur de l'enfant? Et cependant combien est négligée cette partie de l'éducation! Sans l'affection réciproque, sans la morale, est-il quelque chose de solide dans la société? Oui, mon ami, moraliser l'enfant, lui apprendre à aimer Dieu, l'homme, la patrie, la société, est un point de la pédagogie sur lequel on ne saurait trop insister et qui, c'est pénible à dire, est bien délaissé de nos jours. Les solides qualités du cœur ne valent-elles point les brillantes mais souvent légères qualités de l'imagination?

Je profite donc des faits les plus insignifiants en eux-mêmes pour rendre mes jeunes élèves meilleurs. Sans y consacrer un temps spécial, par des digressions faites à propos, par des exemples étalés à leurs yeux, je parviens à leur inspirer l'amour du vrai et du beau et l'horreur du vice et du laid.

Durant une leçon d'histoire, arrive un fait frappant. Un homme s'est dévoué pour le salut de tous; un autre, âme vénale, s'il en fut, trahit sa patrie pour de l'argent: vite une courte digression sur ces faits opposés, et l'enfant saisit.

Ne crois point que je néglige la partie physique de l'éducation, non certes. Lorsque j'arrivai ici, les élèves avaient une tenue détestable; plusieurs étaient malingres et rachitiques; aujourd'hui, j'ai le plaisir de les voir droits et dégagés d'allure, grâce à quelque peu de gymnastique.

Mais pardonne, je m'aperçois que mon amour pour mon état m'entraîne plus loin que je ne le voulais.

— Du tout, mon ami, répondis-je, je suis enchanté de tes renseignements; je vois que tu comprends, que tu possèdes le grand art d'élever et d'instruire les enfants: tu étais véritablement né pour être instituteur.

A la fin de ces causeries multipliées, la journée était déjà fort avancée, et je me disposai à rentrer dans mes humbles pénates. Paul vint m'accompagner un bout de chemin. J'étais étonné de la déférence, du respect tout particuliers avec lesquels les bons villageois saluaient mon ami et lui adressaient la parole. C'était grâce à sa conduite exemplaire, à la manière dont il s'acquittait de ses fonctions que Paul était ainsi considéré dans le village.

Je dis enfin « au revoir » à mon ami, ce modèle du régent, et partis tout joyeux de le savoir si heureux dans sa modeste position.

Ami lecteur, ma visite est finie, et je vous quitte aussi en vous disant adieu.

A. ROBADEY.

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

9 novembre. — « Rien n'est calme et stable comme l'homme sage ; si l'univers s'écroulait autour de lui, ses débris le frapperait sans l'ébranler. » Cette pensée que j'ai rencontrée dans ma lecture d'aujourd'hui m'a vivement frappé, et je n'ai pas été peu étonné de la trouver sous la plume d'un écrivain païen. En vérité, ces belles paroles ne feraient point mauvaise figure dans le livre d'or de l'Evangile, et le chrétien ne doit point rougir de les méditer. Pour moi, je suis honteux de ressembler si peu à ce portrait du sage si énergiquement tracé par un ancien. Il faut si peu de chose pour m'émouvoir ; les sentiments les plus divers, les plus opposés même se succèdent dans mon âme avec la plus grande inconstance. Un rien m'apporte la joie, un rien plus souvent encore me donne la tristesse, un rien m'enflamme d'ardeur, un rien me décourage. Mon cœur, c'est la feuille de l'arbre qu'un souffle continual agite et qui tantôt bruit doucement sous un souffle caressant, tantôt gémit et crie sous la rafale ; c'est l'airain sonore qui résonne pour peu qu'on le touche et qui, semblable à la statue de Memnon, rend tour à tour des sons harmonieux ou des accents plaintifs. Soit à mon école, soit dans mes relations avec le public, je ne donne que trop souvent des preuves des fluctuations de mon humeur et de la faiblesse de mon caractère ; là je manque souvent de douceur et de patience ; ici je pèche par défaut de réserve et de prudence. Que je suis encore peu digne de ma belle vocation ! Que je suis loin d'avoir les qualités et les vertus du bon instituteur !

Le 10. — Reçu aujourd'hui une lettre d'un frère à Paris. Il y avait quelque temps que je n'avais eu de ses nouvelles ; j'en attendais avec impatience et inquiétude. Je suis heureux de savoir qu'il va bien et que, dans l'éloignement, il aime à reporter sa pensée vers sa famille et sa patrie, qu'il soit encore si près de nous par le cœur. Souvent je crains pour ce pauvre frère, lui si jeune au milieu d'un monde hérissé de passions et de préjugés funestes. Que de dangers ne court-il pas dans cette grande ville tumultueuse et agitée ! Le spectacle qu'il a sous les yeux d'une société toute mondaine ne pourrait-il point avoir pour lui de